

EN LISANT FIELDING

Pour inaugurer cette année, je veux dire quelque chose de Fielding. En y entrant, j'ai eu aussitôt l'impression que je ne perdrais pas mon temps. C'est un roman qui va par quarts d'heure, et qui a pour centre un vieux garçon de l'espèce robuste et lourde, fort riche, et très bien servi dans un beau château de briques rouges. On peut vivre un volume en compagnie de ces vigoureux camarades, dont les sentiments sont simples, et les actions, seulement un peu rudes. Il n'y a qu'une dispute, par les coups de poing, et le vaincu s'allonge par terre pour le compte ; une foule d'infirmières d'âge canonique entourent la victime, qui est souvent le plus jeune des deux. La corne de cerf joue alors un grand rôle. De quoi s'agit-il dans ces disputes à la mode d'Homère ? Il s'agit de filles et de mariage ; et voilà un garçon qui a fait la cour de fort près à sa propre fiancée ; et voici une fille qui fait parler toute la contrée, parce qu'elle préfère l'ami de son fiancé à son fiancé. Et toujours coups de poing et corne de cerf ! Ces gens n'ont point de mauvaise humeur. Déshérités par l'un, ils sont, le temps d'y penser, adoptés par l'autre. Oui, mais si l'autre a une femme et une fille, tout va se gâter encore ! Toujours poings et corne de cerf. Le fait est que les forts célibataires gardent très mal la jeunesse.

Du moins ils l'enseignent amplement. Ce ne sont que discours, sans compter ceux de l'auteur, qui ne s'en prive pas. Voici des disciples de Locke, qui donnent bien l'idée de ce que devint cette trop simple philosophie dès que l'on y crut. Alors la théorie des sentiments est simplifiée merveilleusement. C'est le désir qui fait l'amour ; c'est la douleur qui fait la haine, c'est la ressemblance qui associe nos sentiments à ceci et à cela. Naturellement le précepteur, qui est ministre